



DE LA FORME

La forme est souvent considérée comme peu de choses, discréditée au titre de la futilité ou du formalisme, *Ce n'est rien, c'est pour la forme*. Pourtant, la forme structure nos vies. La forme de la ville, et plus généralement de l'écoumène, l'espace habité, n'est certainement pas une scène vide sur laquelle se déroulerait la comédie de la vie urbaine. Dans ce théâtre les personnages ne sont pas les seuls acteurs, le décor parle, agit et son rôle est loin d'être neutre. La forme ne se rapporte pas qu'à l'esthétique, elle constitue aussi un contenant et un dispositif. Son étymologie, le latin *forma*, désigne autant le moule que l'objet moulé. En construction navale, la *forme* d'un navire est ce gabarit à l'intérieur duquel vient s'architecturer le navire. Au fil du temps, en la construisant et en l'habitant les humains forment la ville. En retour celle-ci les contient, les forme.

Pour lever une ambiguïté, il faut ici spécifier le mode d'implication d'un dispositif spatial, lequel n'est pas causal mais *conditionnel*. Et rappeler que le registre des conditions, s'il est différent de celui des causes, n'en est pas moins déterminant, il est même premier.

L'espace organisé nous forme en utilisant ses modalités propres, un langage binaire d'ouverture et de fermeture : qui permet ou empêche un accès, montre ou cache une vue, etc. C'est lui qui donne à nos pas, notre œil et notre oreille, les mesures du monde par la valeur géométrique des distances, des angles et surtout par l'indice des emplacements.

Ainsi, l'espace de la ville, entièrement matériel et entièrement symbolique, ne cesse de nous instruire, d'assigner leur place à chaque être et à chaque chose. **Il le fait dans son drôle de langage qui n'est ni écrit ni oral**, qui adresse à nos sens, à tout notre être, un message quasi

La ville, premier des services publics !

LA VILLE COMME ESPACE HUMAIN PLUTÔT QUE TECHNIQUE !

Par Chantal Deckmyn, architecte-urbaniste et anthropologue, fondatrice de l'association Lire La Ville à Marseille et auteure de Lire la ville, Manuel pour une hospitalité de l'espace public, Ed. La Découverte, 2020. (voir encadré)

subliminal, rarement décrypté, qui agit sans être dans la plupart des cas analysé ni critiqué. C'est cette absence de filtre qui lui confère une force imparable.

LA FORME DE LA VILLE

La ville est l'habitat naturel des humains. Le désir et le geste d'habiter précèdent le geste de construire. **La forme sociale engendre la forme urbaine, puis l'une et l'autre s'engendrent mutuellement** selon des modalités que l'on ne sait pas reproduire en laboratoire. Les utopies qui tentent d'instaurer une forme sociale par l'organisation d'une forme urbaine idéale confondent les causes avec les conditions et cherchent à agir sur des causes à partir des effets. Cette profonde méconnaissance aboutit inmanquablement à des dystopies, sinon à des totalitarismes qui brûlent les déviants et les sorcières.

L'espace de la ville n'est pas isomorphe ni "égalitaire" au sens où il est hiérarchisé. Il est entièrement vectorisé : chaque emplacement correspond à une valeur et à un statut, comme c'est le cas à l'opéra, au tribunal, sur le marché ou dans un cimetière. C'est un espace ordinal, il n'y a pas un cm² qui ne soit une *place*. Comme la limaille de fer dans un champ magnétique, **chaque grain de la ville est le lieu d'une force symbolique, est doué de sens et d'une valeur, pas seulement financière**. Au-delà ou en-deçà d'une ligne, près ou loin d'un pôle d'attraction ou de répulsion, à l'intérieur ou à l'extérieur d'une figure, on n'est jamais n'importe où. C'est pourquoi l'espace de la ville s'offre comme un livre ouvert. Elle est à la fois un lieu d'apprentissage de la relation à nous-mêmes et aux autres, une table d'orientation à l'échelle Un et un livre d'instruction civique *in vivo*.



L'espace public qui structure la ville n'a rien d'un vide résiduel entre des volumes pleins. Il partage avec eux la même peau et il est leur contre-forme, c'est à dire un creux qui a une forme précise (rue, place...), un nom, et de multiples fonctions. Ce n'est pas non plus un tube canalisant des flux. **Il est notamment le lieu du sens et de l'orientation, de la négociation permanente entre intérêts privés et intérêt collectif.** Conformé et enluminé par les espaces privés qui lui offrent leurs façades, leurs visages, il est le lieu de leur expression tout autant qu'il se tient sous leur regard.

LA VILLE NOUS INSTRUIT

Par l'organisation du bâti, la ville montre à tous comment se règlent les distances, elle indique les limites, les valeurs et les densités, le devant et le derrière, les mitoyennetés et les vis-à-vis, ce qui est public et ce qui est privé, le propre et le sale, ce qu'on peut montrer et ce qu'on doit cacher, etc. En regard les unes des autres, les façades installent de fait un rapport de connaissance, de curiosité, parfois de voyeurisme mais aussi un rapport plus ambivalent de surveillance mutuelle: avoir des témoins peut nous procurer un sentiment de sécurité et nous garder de faire n'importe quoi, mais peut aussi nous importuner. C'est alors que nous apprenons à montrer, voire à mettre en scène ce que nous choisissons d'exposer, et à cacher ou voiler notre intimité: nous apprenons à diaphragmer notre image.

Il en va de même dans l'espace public qui, lui, est le lieu du côtoïement: y être en sécurité a pour revers d'y être sous contrôle. On s'y expose au plaisir de voir et d'être vu, en même temps qu'à une multitude de contraintes, à tout le moins celle de la *tenue* que commande la présence des autres. C'est ce que nous inculque l'espace public: se tenir, tenir sa place, apprendre sa liberté, accepter la contrainte nécessaire, négocier ce qui est commun.

Le sociologue Erving Goffman formule ainsi les **trois caractéristiques qui définissent l'espace public: on y rencontre**

de l'autre; les offenses y sont réparées; on y bénéficie d'une inattention civile.

Le premier point ouvre à une multitude d'apprentissages: la tolérance, la curiosité, base de la connaissance, l'anticipation et la stratégie. Le deuxième nous parle non de punir l'offense, mais de l'excuser, c'est à dire d'opérer un recul vis-à-vis de la partie de soi qui vient de la commettre. La politesse est constitutive de l'espace urbain puisque le mot ville (*polis* en grec, *civitas* et *urbs* en latin) fonde les trois mots de *politesse*, *civilité* et *urbanité*. L'exercice de la politesse entre deux personnes suppose qu'elles renoncent autant à nier l'offense (l'autre serait un même) qu'à y répondre par la violence (l'autre serait un ennemi), elle signe un mode de relation «adulte», ni fusionnel ni hostile. Selon la belle formule d'Hannah Arendt, *Le domaine public, monde commun, nous rassemble mais aussi nous empêche, pour ainsi dire, de tomber les uns sur les autres*. Le troisième point introduit l'anonymat, la liberté, la capacité à être seul, la légitimité à être là sans se fondre dans un groupe ni se justifier, sans avoir à être dévisagé ni décliner son identité. Il suppose une mixité et un taux d'aléas suffisant pour qu'un individu ne se détache pas comme un point de mire, ou une forme étrangère sur un fond connu et homogène.

LA VILLE PREND SOIN DE NOUS

Les caractéristiques d'un espace qui accueille la diversité, qui n'enferme ni n'abandonne, où l'on se sent à la fois libre et en sécurité, où l'on côtoie l'autre sans se focaliser sur lui, font penser au concept d'*espace transitionnel* de Donald Winnicott, et aux espaces pour grandir ou pour être soigné, créés en leur temps par Françoise Dolto ou Félix Guattari. La persistance de la ville, dans sa solidité, dans sa concavité, dans sa temporalité longue, garantit aux individus dont elle englobe la naissance et la mort, qu'ils ne sont pas des électrons libres abandonnés au vide, que le monde les porte et ne disparaîtra pas avec eux. En nous accueillant tous, l'espace public ne se contente pas de nous éduquer et de nous apprendre à vivre, il nous prend en charge et prend soin de nous. Par la

diversité des témoins qu'il assemble, il nous assure en partie de la continuité de notre être. *C'est la présence des autres voyant ce que nous voyons, entendant ce que nous entendons, qui nous assure de la réalité du monde et de nous-mêmes* (Hannah Arendt). Par l'attachement aux lieux que nous aimons dans la ville, notre vie embellit et nous faisons corps avec ceux qui partagent cet attachement.

Ainsi, **l'espace public est le premier des services publics**, il est un préalable à tous les autres, en ce qu'il porte et même allège considérablement leurs missions.

L'URBANISME A ROMPU AVEC LA VILLE

Aujourd'hui l'enseignement de l'espace est toujours aussi efficace mais, dans bien des cas, il s'est retourné, il est devenu contre-performant, anti-pédagogique. **L'espace public est de plus en plus maltraitant, pour la vie psychique et sociale de tous comme pour l'espérance de vie des plus fragiles d'entre nous.** L'urbanisme issu du Mouvement Moderne est un exemple d'utopie réalisée. Toujours en vigueur, il a, de façon univoque et maintenant dominante, rompu avec la pensée et donc la forme de la ville. **Il a disséqué sa forme vivante et complexe en un puzzle de zones dédiées qui évacuent les interstices** et qui sont autant d'*hétérotopies*: zone de logement, de commerce, d'activité, de loisir, historique et touristique (centre ville), etc. Ces espaces, jusque-là inédits, ne possèdent plus les caractéristiques, ni des espaces privés (qui appartiennent à quelqu'un et sont régis par la coutume), ni des espaces publics (qui appartiennent à tout le monde et sont régis par la loi de la République). Ils n'appartiennent à personne de précis, sont administrés par des entités gestionnaires et régis par leur règlement intérieur. Quant à l'abolition des interstices... **où vont donc les exclus s'il n'y a même plus de dehors ?**





Il semble que nous ayons perdu confiance dans ce miracle que représente la ville. Il semble en tout cas qu'un urbanisme du zoning et de la table rase dont nous ne sommes toujours pas revenus, qui s'inscrit dans des normes et des politiques de logement globalement anti-urbaines, un urbanisme qui historicise les centres ville pour mieux les désactiver, qui réduit drastiquement – quantitativement et qualitativement – l'espace public, grisé par le gigantisme des échelles et l'héroïsme des objets architecturaux, un urbanisme soumis au fonctionnalisme, à la financiarisation et à la marchandisation, à l'obsession sécuritaire et au marketing touristique, il semble qu'un tel urbanisme ne soit pas en mesure de recréer de toutes pièces, ni même d'imiter, ce miracle. Encore moins de tout simplement et modestement le continuer.

La disparition de la ville est déjà passablement entamée mais c'est là une menace écologique - et civilisationnelle - qui reste impensée, qui ne mobilise pas les mêmes manifestations que les autres désastres en cours.

REVENIR AU VIVANT, PARTIR DE L'EXISTANT, QUITTER LA LANGUE DE BOIS

Renverser la perspective, radicalement, quant à la ville, à son espace public et aux services publics, demande(ra)it les mêmes prises de conscience et détermination politique que celles qu'exige(raie)nt les atteintes à notre biosphère. À savoir, reprendre les choses à partir de ce que Bruno Latour nomme *le Terrestre*. Soit, pour ce qui nous concerne, à partir des sujets vivants et du *territoire*, au sens géologique, géographique et anthropologique du terme.

Cela voudrait dire **rompre avec la pratique de programmes et projets exogènes importés sur un sol vivant traité comme du terrain à bâtir, ou**

Ecouter, lire et écrire la ville : un manuel pour une hospitalité de l'espace public !

Sans commettre d'impair, on peut dire que Chantal Deckmyn s'intéresse à la ville ! Depuis une quarantaine d'année, elle la lie à la question du travail, « que les statistiques appellent l'emploi », aime-t-elle préciser. Elle considère qu'il est « plus rationnel, économe, mais aussi plus écologique et éthique, de penser l'avenir d'un individu ou d'un lieu à partir de ce qu'il est, de ses spécificités, plutôt qu'à partir de ses manques, de ses dysfonctionnements ou de sa conformation à des modèles et des standards ». En 1997, elle fonde une association **Lire La Ville** dont l'équipe est formée d'écrivains, d'artistes, d'architectes, de paysagistes et de philosophes. C'est à la fois un **atelier urbain et une agence de reconversion professionnelle** œuvrant auprès de populations et de lieux urbains à divers titres qualifiés. Sa pratique lui a donné « une confiance absolue dans le fait que chacun est porteur d'expériences et de savoirs à la fois uniques et intéressants, utiles ». Et comme les personnes, chaque lieu est également doué, selon elle, d'une histoire, d'une profondeur, de singularités et de points d'appui. **« Chaque lieu est porteur de potentiels - susceptibles de devenir ce qu'on appelle des projets - qui, pour être développés, demandent avant toute chose à être lus dans ce qui est là ».**

Elle synthétise la partie urbaine de son expérience dans son ouvrage *« Lire la ville, Manuel pour une hospitalité de l'espace public »*. Dans une écriture empreinte de poésie et tel un véritable **« manifeste pour la ville »**, l'ouvrage croise les dimensions spatiales et sociales de la ville, sans chercher à convaincre, mais en exposant le bénéfice d'un espace public qui se construirait à partir de l'histoire du lieu et de ses habitants :

*« Appréhender le territoire par son anamnèse, par l'histoire de son temps long, c'est se doter de points d'appui fondamentaux : les structures, les formes organisées et les tracés laissés par l'habitat, ... (...) Bien sûr **la réalisation d'une monographie et d'un atlas pour chacun de ces territoires constituerait un préalable indispensable à toute volonté de remailler la ville.** En constituant sa monographie, chaque commune (ou chaque unité de lieu pertinente dans les grandes villes) contribuerait à **une encyclopédie du territoire**, explorant et restituant le temps long, (...) réalisant des récits, rassemblant, mettant en forme et à disposition la connaissance du territoire en vue de sa traduction dans les projets urbains et d'aménagement. Cette connaissance, historique, géographique, architecturale, écologique... est féconde si elle sert non de simple préambule, mais de **socle et d'alimentation permanente (et mutuelle) pour les projets.** ».*

Extrait p. 245, dans « Lire la ville, Manuel pour une hospitalité de l'espace public », éditions La Découverte, septembre 2020





appliqués à des individus-sujets traités comme des catégories de public.

Programmes et projets s'appuyant sur des diagnostics (terme emprunté au vocabulaire de la pathologie) portant d'abord sur les manques et dysfonctionnements; conçus à partir de normes et de statistiques, en référence à des modèles et des standards; *en vue* d'évaluations qui conditionnent les financements au bilan d'une grille d'indicateurs essentiellement quantitatifs. Paradoxalement, les politiques dites *publiques*, qu'elles soient sociales ou de l'urbanisme, s'accomplissent dans des projets comptables, marchands, c'est à dire pensés dans les termes du marketing, de l'offre et de la demande.

Cela voudrait dire quitter la langue de bois. *Les habitants, les usagers, le logement, l'emploi...* À l'inverse de la langue vivante, du poème qui crée et invente, la langue de bois qui imprègne les politiques publiques nous empêche de penser, d'ouvrir notre pensée et de nous étonner. La caractéristique et l'efficacité de la langue de bois tiennent dans son habileté à escamoter d'un seul coup le sujet, le verbe, l'objet et les circonstances. Quand on parle d'*habitants* on ne parle pas de sujets ni d'aucune **réalité: qui habite? quoi? où? pourquoi? comment? avec qui?** Quand on parle d'*usagers*, on ne parle pas non plus de personnes mais de gestion et de fonctions: usagers des transports, des écoles, des équipements sportifs, culturels, etc. Lorsque que l'on parle de *logement* ou d'*emploi*, on a implicitement substitué le mode passif au mode actif: *habiter* est remplacé par être logé, *travailler* par être employé. Cette pensée gestionnaire nous renvoie à la division et au fonctionnalisme que nous connaissons depuis 70 ans et dont nous ne nous dépatouillons pas parce que sa vocation est de manipuler, non des personnes, mais des objets décomptés par la statistique. Et que la statistique, dont l'utilité devrait être cantonnée aux phases d'analyse, est devenue un outil de projet.

Plutôt que de se centrer sur leur propre fonctionnement, **les services publics** tout comme les nombreuses structures

en délégation – ou dites alternatives – **ambitionnent que leurs agents mettent les usagers, ou les habitants, au centre de leur action.** Cette nouvelle topologie change l'orientation des regards mais pas les distances, les postures, ni les points de vue. Elle maintient les agents dans une position de surplomb et d'éloignement grandissant – de l'hygiaphone à la *dé-matérialisation* (soit l'anéantissement) – d'où ils gardent un sujet dans leur visée, fût-il au centre. Tout autre chose serait **s'approcher suffisamment de ce sujet pour considérer le monde depuis son point de vue singulier, pour comprendre et intégrer la richesse qu'il représente, pour prendre appui sur le projet, explicite ou non, qu'il peut porter.** *Idem* pour **la richesse irremplaçable que contient le territoire déjà-là**, dans une antériorité qui nous dépasse amplement, dont nous devrions être les hôtes les plus respectueux si l'on comprend ce qu'implique *l'hospitalité conditionnelle* pensée par Jacques Derrida.

Lâcher le marketing, les procédures, les *droits et devoirs*, les jugements inopportuns, pour prendre appui, dans une confiance absolue, sur l'existant et ce qu'il contient, serait pourtant aussi économe, logique et puissant, que de se couler dans le mouvement naturel. De surcroît, plus riche, heureux et efficace que d'appliquer n'importe quel programme programmé.

Qu'il s'agisse d'une personne ou d'un territoire, le repérage des compétences présentes et des lignes de forces qui, du plus profond, tendent vers l'avenir, **demande** une première démarche de connaissance, **une curiosité non feinte pour l'autre dont on est par définition ignorant. Une position qui n'est pas au-dessus mais à côté, un peu en dessous.** Qui n'a pas pour but de faire entrer un sujet – ou un lieu – dans le projet de l'institution, mais d'apprendre de lui, de **comprendre son histoire depuis son point de vue, d'inventorier systématiquement son savoir.** Puis de chercher avec lui en quels points et comment il vient contribuer au mouvement commun, l'enrichir, en y

prenant forme et place de la façon la plus pertinente, la plus florissante possible. **Le bénéfice en revient à tous.**

Cette démarche, comme toute entreprise de connaissance, **demande du temps, des allers-retours, des essais-erreurs.** Et si une telle démarche a fait la preuve de son efficacité, elle demande d'oublier la tension vers un objectif de résultat: celui-ci arrivera à coup sûr, mais comme un effet parmi d'autres. Surtout, repartir de l'existant, s'appuyer sur la subjectivité des lieux et des personnes, demande d'abord un positionnement particulier, autant dire un travail sur soi de la part des agents de l'institution. Cela leur demande ensuite des méthodes spécifiques d'observation, de description et de traduction. Autant dire un usage de la langue. La langue qui n'oublie jamais qu'elle a affaire avec la poésie des êtres, des lieux et de leur rencontre, ni que *L'homme habite le monde en poète* (Friedrich Hölderlin).

SOURCES

Hannah Arendt,
La condition de l'homme moderne (1961)

Jacques Derrida,
Hospitalité (séminaire 1995-1996)

Erving Goffman,
La mise en scène de la vie quotidienne (1973)

Friedrich Hölderlin,
En bleu adorable, in Poèmes de la folie (1806-1843)

Bruno Latour,
Où atterrir? (2017)

Donald Winnicott,
Jeu et réalité (1971)

